

Les courts métrages de l'O.N.F.

Numéro 35, janvier 1964

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/51900ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1964). Compte rendu de [Les courts métrages de l'O.N.F.] *Séquences*, (35), 70–74.

COURTS MÉTRAGES DE L'O. N. F.

LA CITE SAVANTE — Réal. : *Guy-L. Côté* — Phot. : *Reg Morris* — Comm. : *Jean Le Moynes* — Anim. : *Colin Low et Pierre L'A-mare* — Mus. : *Maurice Blackburn et Raymond Daveluy* — Dir. de prod. : *Tom Daly* — Durée : 19 m. — 1963.

Tous les atouts ont été réunis pour faire de *Cité savante* un hymne réussi à la science moderne : une caméra sensible et précise, une technique photographique soignée, une utilisation insolite du "cinémascope" et de la couleur, un montage habile et efficace, un commentaire dense et percutant, bref un travail d'équipe réalisé par de prestigieux artisans de l'Office National du Film.

Le sujet ne manquait pas de difficultés. Comment en effet intéresser le public profane aux arcanes de la recherche scientifique sans tomber dans les simplifications abusives ? Comment, d'autre part, faire de la beauté avec des tables de laboratoire, des spectroscopes, des blouses blanches au travail ? Ce n'est pas une mince qualité, dans un film de ce genre, de ne jamais tomber dans les excès contraires de la technicité rébarbative et de la vulgarisation déformante. Et le miracle de cette bande de vingt minutes est de chanter un poème à la gloire du travail scientifique, de la patience du chercheur, de la complexité des champs de connaissance dévolus aux obscurs ouvriers dont la vocation est de "répandre, comme le souligne le commentaire, sur la nature entière une contagion d'ordre et d'humanité".

Les auteurs ne se contentent pas d'une description panoramique des expériences les plus usuelles aujourd'hui en physique nucléaire, physique mathématique, chimie, astronomie, biologie ; ils ne s'appesantissent pas outre mesure sur l'aspect pittoresque de certains instruments comme le télescope, le microscope et l'horloge électroniques, les micros extra sensibles, les spectrographes, les appareils photographiques. Ils cherchent, avant tout,

à cerner la réalité scientifique globale dans ses grandes structures : recherche pure, recherche appliquée, à expliquer l'essence de la méthode scientifique : "récréer le phénomène afin d'obtenir autant que possible un événement prévisible, maniable et stable, un événement raisonnable". Certaines images sont, à cet égard, absolument remarquables : celles, entre autres, qui expliquent le fonctionnement de la machine détectrice des bruits d'une maison et permettant la mise au point d'un plancher pour "insonoriser les gens d'en haut", celles aussi qui surveillent les micros en train d'écouter l'homme vivre et de lui prouver la supériorité des données instrumentales sur les "évidences de ses sens".

Hymne à la méthode scientifique, *Cité savante* est aussi un hymne à l'homme : l'homme, objet de recherche, cet inconnu que les machines ne peuvent jamais réduire à une équation simple et que, cependant, elles essaient de mieux révéler à lui-même ; le savant, en quête des secrets de l'univers, patiemment disponible à de perpétuels recommencements, dont les efforts ne sauraient aboutir sans l'aide de l'artisan qui prépare et rode ses instruments et sans une étroite collaboration avec ses confrères du monde, car la spécialisation, de plus en plus resserrée au-

jourd'hui, appelle de toute urgence les confrontations, les dialogues, les consultations, et le recours aux bibliothèques internationales.

"Mais l'ordre du savant n'est pas celui de l'homme total. Dans l'esprit peut-être insatisfait du savant, sous les mêmes images gênantes et au delà de ses prises mathématiques, attendent des ombres d'essences. C'est alors que le philosophe ose entrer en scène. Pour chercher la place de ces fantômes dans l'être. Pour alimenter de science la sagesse." Ces dernières phrases du commentaire de Jean Le Moynes dénotent bien la largeur de vue et la haute vision humaniste qui a animé les auteurs de ce film. *Cité savante* dépasse les frontières du documentaire scientifique et nous invite à une large réflexion sur la place du savant dans le monde contemporain.

Gilles Blain

THE HUTTERITES — Réal.: Colin Low, — Phot.: John Spotton — Prod.: Tom Daly et Roman Kroitor — Durée: 28 m. — 1963.

Nous connaissons les Doukobors, les Memnonites. Voici maintenant une secte anabaptiste, d'origine allemande : les Hutterites. Ces Canadiens habitent le Manitoba et l'Alberta par colonies de cent personnes chacune. La colonie, dont le réalisateur nous peint les travaux et les jours, ne compte en-

core que huit familles, mais elle possède déjà un territoire de huit milles carrés. Par vocation religieuse, les Huttérites ont choisi d'être agriculteurs. Ils mettent tout en commun : biens, travaux, repas, loisirs. Ils vivent à l'écart du XX^e siècle et de son esprit. Pour mieux s'en préserver. Du progrès technique, ils n'acceptent que l'équipement aratoire le plus moderne. Rien d'autre. La radio, la télévision n'entrent pas chez eux, ni les journaux. Peuple anachronique, étrange, sévère, mais simple, paisible, serein, têtue dans sa foi . . . et attachant.

Le documentaire de Colin Low est de facture classique, conventionnelle. Le scénario en est fort simple, sans grande originalité : une jeune Huttérite et son père se rendent au marché de la ville pour y vendre les oeufs de la ferme. En cours de route, un jeune voisin a pris place dans la cabine du camion. La conversation s'engage sur le mode de vie des Huttérites. Entre les plans souvent répétés de la cabine et de ses occupants, s'intercalent des tableaux sur les moeurs et les coutumes de la colonie. Des tableaux le plus souvent muets dont un commentateur nous fournit la légende. Une avant-dernière séquence, composée de gravures anciennes, rappelle les persécutions subies par les Huttérites au cours de leur histoire. Le film s'achève

sur l'ébahissement amusé de la jeune Huttérite qui s'est aventurée dans le dédale des comptoirs d'un grand magasin, et, sur les jeux des enfants huttérites qui, loin de la ville et de ses attractions, bondissent de joie en pleine nature.

Les Huttérites est un film dépouillé comme son sujet, sévère de présentation, mais qui laisse néanmoins apercevoir l'intérêt et l'amitié que Colin Low porte toujours à ses personnages. De nombreux gros plans de visages traduisent de façon discrète mais sûre la signification spirituelle du film qui

The Hutterites



en est une de libération des contraintes sociales contemporaines, d'une vie religieuse intensément vécue, d'une paix et d'une joie profondes. D'aucuns déploreront le caractère didactique du film, les propos insistants du commentateur. Et ils auront raison. Nous aurions préféré un contact plus direct, plus intime avec les Huttérites. Peut-être aurait-il mieux valu se dispenser des services d'une porte-parole et interroger tout de go des membres de la colonie? Particulièrement les femmes et les enfants. Mais Colin Low n'est pas un adepte du cinéma-vérité. Et son oeuvre est, somme toute, empreinte d'une grande humanité.

Henri-Paul Senécal

LES BUCHERONS DE LA MANOUANE — Réal.: *Arthur Lamothé* — Phot.: *Guy Borremans, Bernard Gosselin* — Son: *Pierre Lemelin* — Mus.: *Maurice Blackburn* — Prod.: *Fernand Dansereau, Victor Jobin* — Durée: 28 min. — 1962.

Tous les Canadiens savent que, durant l'hiver, des bûcherons abattent des arbres dans les bois. Mais très peu connaissent les conditions de vie dans lesquelles ce travail s'effectue.

Deux lumières trouent l'obscuri-

té... un bruit de bulldozer écorche nos oreilles... nous voilà plongés en pleine forêt canadienne qu'un très long panoramique déroule sous nos yeux. Nous sommes au Camp du Barrage C, sur la rivière Manouane.

Ici, 165 fils de cultivateurs, Canadiens, Indiens et Bretons "font" du bois à \$6.00 la corde, à 9 milles du camp, par un froid de 54° F. sous zéro. Les uns manient la scie mécanique et la hache, les autres entassent 4 cordes de bois dans des camions qui effectuent cinq et même six voyages par jour.

Une corde de bois... 4' x 4' x 8', 100 "pitoues" la corde. Au fait, nous sommes heureux de connaître, par un monologue informateur, les données statistiques concernant les 8,000 bûcherons du Québec; cependant, tout au long du film, cela devient un peu pompeux.

Scies mécaniques, grondement des camions, chaînes des pneus, fracas des billes, chute des arbres, bruits des moteurs, voilà qui nous garde en forêt. Le langage *canayen* que l'on entend au moment de conduire le cheval, d'empiler le bois, d'enfiler les repas, d'aider le "gars qui jump", de gigner sur l'air d'un violon, d'écouter trois plaintes accompagnées de guitare, voilà qui nous rend sympathiques et attachants ces gars de chez nous.

La vie dure et austère, l'isolement de l'esprit et du coeur, la misère des Indiens et de leurs bébés, les salaires de crève-faim des bûche-rons nous émeuvent et nous remuent profondément.

Une caméra nerveuse, mouvante et oscillante s'empresse de nous rassasier de panoramiques. Mais cette caméra capte également la spontanéité de ces gens qui agissent avec

beaucoup de simplicité lorsqu'ils vivent à l'extérieur. Toutefois, ils perdent de leur naturel lorsque leurs actions les enferment dans un monde restreint.

Les images, aux tons blancs et froids, révèlent constamment les efforts et le travail difficile de ces hommes pleins de santé et de courage.

Yvon Lavallée

HENRI AGEL



LE RÔLE DU CINÉMA DANS L'ÉVOLUTION DE LA CULTURE CONTEMPORAINE

Cette remarquable conférence prononcée à Montréal paraît dans les **Actes du Congrès des ciné-clubs d'étudiants.**

Brochure de 104 pages
abondamment illustrée
\$1.10

en vente à

SÉQUENCES

1474, rue Maisonneuve, Montréal 24°